

Horizons chavirés

Monique Deland

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deland, M. (2016). Horizons chavirés. *Les écrits*, (147), 305–312.

MONIQUE DELAND

Horizons chavirés

Avec son plus récent livre, *Le mal du pays est un art oublié*¹, Joël Pourbaix s'est distingué comme lauréat du Prix du Gouverneur général dans la catégorie « poésie » et comme finaliste au prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec. Par ailleurs, chose peu courante, dans la catégorie « littérature jeunesse », le Prix du Gouverneur général de 2015 a également été décerné à un poète, Louis-Philippe Hébert, pour son petit livre *Marie Réparatrice*², qui prend la forme d'un long poème.

En dépit de son titre, *Le mal du pays est un art oublié* de Joël Pourbaix n'est pas un livre de propagande nationaliste. Le mot *pays* y prend un tout autre sens que celui du territoire politique. Il y est question du cœur humain et de ses ancrages les plus profonds dans une mémoire ineffaçable, où un ancien enfant est encore nostalgique de sa mère perdue. Voilà le tout premier pays dont on s'ennuie, au creuset des douleurs primordiales qui ne guérissent pas et s'immiscent jusque dans l'âme adulte : « Les morts, leur exil est la racine la plus longue qui soit. Aucun remède ne bénit, aucune bénédiction ne guérit [...]. Le visage aimé est le plus secret des bagages, le plus lointain des voyages. »

Au fil de ses précédents livres, Pourbaix nous a habitués à le voir tantôt comme un ermite, tantôt comme un voyageur,

-
1. Joël Pourbaix, *Le mal du pays est un art oublié*, Montréal, Éditions du Noroît, 2014.
 2. Louis-Philippe Hébert, *Marie Réparatrice*, Saint-Sauveur-des-Monts, Éditions de la Grenouillère, 2014.

un peu comme si l'un n'allait pas sans l'autre. Son plus récent titre participe du même esprit d'ouverture et d'ambivalence, en prenant appui sur la prémisse suivante: «Aucune promenade n'est simple.» Déjà, à elle seule, l'élémentaire levée du corps est ardue et, ensuite, réussir à débusquer «une autre minuscule raison de vivre» ne l'est pas moins. Malgré tout, le poète surmonte les obstacles pour aboutir dans un café, où les gens «ne se demandent pas s'ils sont heureux» et où «les habitudes tissent la loi fragile d'une journée à vivre». C'est sa manière à lui de déjouer la persistante dictature de la solitude³. Il va vers d'autres visages humains, autant pour voir leur propre lumière glisser sur le sien que pour offrir «des mots, pas ceux qui sauvent le monde ou en dictent la fin, seulement ceux pour marcher sur les eaux de la réalité». Le contact avec l'Autre s'avère à la fois réservé et profondément intime, dirigé droit vers l'essentiel. Mais il est chaque fois fugace, avant l'immanquable retour à l'isolement.

Lenteur, silence, errance et égarement volontaire sont les lignes de conduite auto-prescrites, afin de mieux «écouter le murmure des vivants». Sur sa route, le poète trouve l'ami Henri, un homme de la rue «couché sur son carton moisi», à demi-caché derrière ses chiffons et sa bouteille verte. Sensible à la futilité de la plupart des désirs humains, Pourbaix dénonce ceux d'entre nous qui réagissent en «abjects courtisans de l'éphémère»; il s'indigne de toutes ces «mines béates [...] pour qui l'immortalité est un droit acquis». Attentif, il cherche à voir au-delà de ce qui se voit: «L'esprit d'Henri est sans repos, il sait que la fin du monde œuvre aujourd'hui et non demain.» Avant d'en finir avec sa vie, raconte le poète, Henri «me serre dans ses bras comme si la réalité faite de chair et d'os était un événement exceptionnel». Esseulé, l'auteur est forcé de constater que «certaines morts donnent le sentiment d'être en retard sur la sienne».

3. Allusion faite au thème toujours fécond d'un précédent recueil: Joël Pourbaix, *Dictature de la solitude*, Montréal, Éditions du Noroît, 2008.

Cette image du sans-abri permet à l'écrivain de symboliser la douleur des hommes, qu'il présente comme des «hérétiques du paradis». Les blessures au corps, nos morts évitées de justesse autant que les deuils sauvagement imposés s'accumulent dans nos mémoires, pour ne faire qu'une bouchée de nos irréalistes rêves de pureté. Et jusqu'à la fin «les cruautés d'hier nous hantent», pendant que «l'amitié de la nuit nous chuchote la brièveté insondable de la beauté».

Au milieu des charmes simples et éphémères qui jalonnent le parcours d'un parc urbain, le poète demande à une goutte d'eau qui transfigure le brin d'herbe sur lequel elle tient: «Raconte-moi qui je suis.» Faute de mieux, il tente lui-même de résoudre l'énigme en retournant vers la maison de son enfance, située à Luskville, «à moins de trois heures de route de Montréal, le temps requis pour franchir l'éternité». Mais la magie n'opère plus, et elle n'offre pas de réponse à la question: «La maison ne me dissimule plus, écrit le poète, aucun paradis terrestre ne survit à ses murs.» À peine entré, il est assailli par la sensation d'être un intrus dans son propre passé. Par contre, à l'extérieur, le paysage est demeuré le même. Et le poète retrouve avec bonheur un genévrier de Virginie vieux de quatre cents ans, qui lui sert une leçon de vie: «Nul besoin de s'accrocher à l'univers quand une faille suffit pour exister.»

Si «la pureté est le premier des rêves, cet espoir fou de venger l'injuste et l'irréparable, tous les irréparables», c'est encore le contact avec la Nature sauvage qui permet le mieux d'approcher cet idéal.

La toile vacille en plein soleil au bord d'un ruisseau, l'araignée tisse, un arc-en-ciel naît. Je cueille des pierres, séduit par leurs couleurs dans l'eau vive. La pureté est un accident, le mariage entre le temps et l'espace émiette la rumeur de l'érosion. Des fruits bleus brillent au soleil, pendent lourds, en sursis face à l'appétit de l'ombre. Je frappe du bâton un

tronc: vaut mieux être deviné par une ombre que de la surprendre. Briser le silence est une épreuve, le retrouver est une expérience.

La seule sérénité possible naît de la reconnaissance de l'infime place que prend l'humain dans le grand environnement immémorial des cigales, au milieu du trèfle, des abeilles, du foin, des couleuvres, des carouges, des érables et des chênes. Le poète écrit: «Ce qui mature n'a que faire de la maturité, tout est plus vieux que soi. Je marche entre le visible et l'invisible, que demander de plus.» Il en vient presque à croire à un appel par le biais de «cette grande sagesse de la terre et [de] ses fruits naissants» qui ont parfois l'amertume de l'amande fraîche encore verte. Leur parfum immatériel demeure la plus sûre des consolations: *«Tant et aussi longtemps que le ciel te sera une question, ne te laisse pas distraire par les réponses⁴.»*

Pourtant, le texte suggère une réponse plus durable que «le reste qui passe», et c'est justement cette idée d'une fugacité assumée. L'art et la poésie ne s'y soustraient pas, comme l'évoque cette scène où le poète sculpte dans le sable un animal qui sera inévitablement piétiné par un garçon de douze ans: «Le déclin même de nos forces empêche de nous épancher sur notre fin irrémédiable et sans gloire. Il n'y a guère de différence entre l'éphémère et l'éternité, l'un et l'autre mènent à la chute.»

Une longue promenade d'une centaine de pages (où l'action est minimale et les élucubrations de la pensée beaucoup plus présentes que le réel lui-même) trouve son antipode dans les derniers poèmes du recueil, alors que le scénario s'enflamme de manière étonnante. Le lecteur est entraîné dans le village d'un vieil homme à la bouteille de whisky, qui s'avère être l'assassin indirect de la mère suicidée du poète, «entrée dans l'eau glacée de la rivière en criant son nom» alors qu'il n'était encore qu'un écolier. Et l'infinie lourdeur de vivre, qui lui faisait

4. Ce passage est en italique, comme si le poète se parlait à lui-même.

dire que «l'existence est le plus sûr des fardeaux», révèle tout à coup ses origines, dans le même temps que le poète règle ses comptes avec l'ordre cosmique en vengeant sa mère, tranchant de ses propres mains la gorge de l'assassin avec un tesson de bouteille. De nombreuses phrases placées en début de recueil s'éclairent soudain, de même que son titre, *Avoir le mal du pays est un art oublié*, et ce poème :

Penser une peine et panser sa plaie furent un luxe pendant des années, le sablier est vide. Si quelqu'un te fait du mal, ne cherche pas à punir, assieds-toi au bord de la rivière et *tu verras son cadavre passer*⁵. Le précepte de la sagesse antique n'endigue en rien le sentiment nouveau, la colère et la nostalgie tanguent ensemble, prêtes à danser vers le pays natal. [...] Je prépare mes bagages, l'urne et sa vengeance.

Selon les dernières volontés de la mère, le contenu de l'urne funéraire sera dispersé en pleine nuit près d'un grand arbre, par le poète. «Personne ne regarde, la terre est un grand miroir déserté», écrit-il, désormais parfaitement esseulé. Il tracera les lettres de son nom, lesquelles seront avalées par la mer, comme si la vengeance enfin exercée n'avait pas plus trouvé à assouvir les besoins d'entendre la réponse à l'injonction antérieurement lancée — «Raconte-moi qui je suis» — qu'à proposer une autre fin au poète que celle vécue par la mère et son assassin. L'énigme demeurera aussi béante que les inconsolables solitudes qui continuent de tourner autour d'elle.



Louis-Philippe Hébert, lui, a produit un livre entièrement écrit en vers dans une langue tout à fait fraîche, facile et naturelle, puisque la voix qui parle est celle d'une petite fille de huit ans et demi qui fait, à l'occasion, des fautes propres à son âge, en

5. En italique dans le texte.

disant par exemple *sontaient* au lieu d'*étaient*. Le détail n'est pas anodin puisqu'au fil de son récit le poète nous invite à réfléchir (à la suite de son personnage) aux subtilités de la langue, à ses usages, tels que ceux-ci sont enseignés à un enfant. Marie apprend bien, et elle revient régulièrement sur les règles linguistiques qui font par exemple qu'on doit dire *bouche*, *salive* et *fille* pour les humains, mais *gueule*, *bave* et *femelle* pour les animaux. Elle répète également les paroles de son père qui affirme sans cesse que les choses de la vie, ça coûte un bras, ou encore que ça coûte les yeux de la tête : « On n'a rien pour e-rien / comme mon père me l'a appris », dit Marie.

Marie Réparatrice raconte donc l'histoire de cette enfant qui, le plus simplement du monde, ouvre les portes barrées et répare les choses brisées (d'où son nom), y compris les choses vivantes comme les chats frappés ou écrasés par une voiture. Reconnaissante d'avoir reçu ce don de ramener les morts à la vie, Marie rêve de devenir religieuse et de se faire appeler sœur Marie Réparatrice, afin d'obtenir les faveurs divines. Mais si elle rêve d'entrer au couvent, c'est parce que celui-ci joue auprès d'elle le rôle même qu'elle joue auprès des animaux blessés et miraculeusement sauvés, puisque le couvent lui offrira d'être « protégée / de tous les dangers », à l'abri de ce « monde / où plein d'accidents peuvent se produire ». En attendant d'être assez grande pour choisir de le faire, elle répare les vies qui en ont besoin.

Mais ressusciter les morts va contre l'ordre naturel des choses, et c'est un privilège qui se paie cher. L'ongle noirci puis tombé de Marie, en échange de la vie d'un papillon de nuit, n'a jamais repoussé et son bras cassé pour ranimer un cochon d'Inde empoisonné (par le père qui ne pouvait pas dormir à cause du bruit) ne parvient pas à se ressouder. Pour Marie, c'est simple et facile : « je donne un ongle je donne un bras / pour permettre que d'autres vivent / c'est un don que j'ai », et il est hors de question de rebrousser chemin pour son propre compte : « ce que je donne / je ne le reprends pas / parce que quand on donne quel-

que chose / et qu'on le reprend / c'est comme si on le volait.»

Après l'épisode du chat frappé par une voiture, où «il fallait donner plus / pour que ça marche», voilà que c'est l'œil de Marie qui est atteint. Puis, comme si ce n'était pas assez, les choses extérieures commencent elles aussi à se dégrader. De plus en plus bougon, le père étouffe désormais dans cette maison où l'atmosphère dégénère, et il finit par faire des bêtises. Pendant que le moteur de la voiture tourne dans le garage alors que son «père / n'attendait personne / pour partir», Marie découvre sa maman étendue sur les carreaux du plancher, à côté d'un couteau. Fidèle à ses manières, Marie répare père et mère, mais c'est le coup de grâce et elle s'étirole à grande vitesse, avant de payer le prix fort de sa petite vie à elle.

Il n'y aura pas de narrateur externe pour raconter ce qu'il advient de l'histoire, après Marie. Mais tout a déjà été dit et la morale est facile à dégager, même pour un jeune lecteur. La générosité, l'empathie et l'oubli de soi sont des valeurs qui méritent d'être défendues, même au prix de son propre confort ou de sa propre vie s'il le faut. C'est l'idée que *Marie Réparatrice* défend jusqu'au bout, car elle est une enfant mue par l'amour de la vie et du vivant, et elle n'est pas sans savoir — le message du père est passé — que «quand on aime / il y a toujours un prix à payer». C'est comme ça : «on ne peut pas donner quelque chose / sans perdre autre chose.»

Nous sommes des êtres relationnels, et entre nous les choses adviennent, vont et se transforment au gré de cette suprême loi cosmique qui régit nos vies. Les deux protagonistes de *Marie Réparatrice* et de *Le mal du pays est un art oublié* acceptent difficilement le sort réservé à ceux qu'ils aiment, et ils sont prêts à des gestes absolus pour redresser la ligne de leur horizon chaviré. Malheureusement, tout horizon semble lui aussi assujéti à des lois qui le dépassent. Bien sûr, la mort et la solitude auront toujours le dernier mot, même si ceux des écrivains continuent de s'y mesurer et d'en fouiller les infinis mystères.

